

Atelier d'écriture

Il faut de l'empreinte quand on écrit...

Le Centre psychiatrique de La Borde (Court-Cheverny, direction Docteur Oury) accueille en résidence et hôpital de jour (capacité d'accueil : environ 150 personnes) des pensionnaires d'âge très variés et, parfois, pour de nombreuses années. Y sont organisées de nombreuses activités. Certaines ont pour vocation principale de favoriser la créativité. Dans le domaine de l'écrit, un journal (« *Les nouvelles labordiennes* ») et un atelier d'écriture (poésie) fonctionnant de façon sporadique ont été, continuent à être le lieu d'expression libre des expériences, du vécu des pensionnaires. Voici un aperçu des écrits réalisés dans ces deux contextes. Nicolas T.

Désobéissance

Il faut de l'empreinte quand on écrit.

Il y a longtemps, exactement 12 ans de cela, je me prenais pour l'otage des êtres humains. Amusant ! Soi-disant j'avais des secrets à révéler.

... À savoir que la ventriloquerie *est* la paranoïa. C'est pas sorcier !

Il y a cent façons de mourir, une seule d'être mort (France Culture).

La théorie évolutionniste doit faire une place importante à l'informatique, au milieu de tous ces nerfs.

Jean-Luc

Inexistemps

J'étais là sans y être, maintenant je ne sais pas.

« Inexistente », zombi, figée dans un maintenant perpétuel avec le risque de la conscience.

C'est le temps qui me terrifie le plus, le hors temps n'existe pas, c'est une défense.

Tout est asséché, aseptisé, amputé de larmes.

Quand il n'y a de temps que l'ennui.

Quand il n'y a d'ennui que le temps.

Tant qu'il n'y a de temps que l'angoisse, figée là, plus murale qu'un mur, plus massive qu'une roche, de celles que l'on monte et qui indéfiniment de son sommet redescend.

Plus figée que l'ennui.

Parler, c'est la chose que je sais le moins faire.
Je n'entends plus.
« Inexistée », c'est tout, je reste ininscrite.
Dans un état de morcellement total, non délimitée et sans contours.
Morcelée avec de grands pansements.
Investissement, transfert institutionnel collectif, sur La Borde, pas de gens.
Comme je peux, sans inscription « en corps » dans les grilles.
Comment continuer à travailler sans des trames vécues ?

Brigitte D.

Inexistemps

Surgissement de bords et donc, par nécessité, d'un trou que le bord définit, avec ou sans fond (ce n'est pas la question, mais d'en avoir).
Je n'ai guère d'imaginaire ni de fantasmes où me perdre, où m'inventer. Je ne pouvais et ne peux ainsi advenir. Il n'y a rien à en dire. Ma thérapeute ne précise pas moins un état de transfert direct. Le trou prend bord. Avec le vide qui l'accompagne. Les bords du trou, c'est une sensation primordiale, archaïque.

Le hors espace et le hors temps. C'est difficile d'en parler. Il n'y a rien à en dire, il n'y a pas de surgissement, par d'Aion comme dirait Henri Maldiney. Le grand vide n'a pas d'origine, pas d'histoire.

C'est prendre conscience abruptement qu'il n'y a ni histoire, ni origine. Il n'y a jamais eu de corps. La question ne se pose même pas, il n'y a pas de corps en ce qui me concerne. Pour qu'il y ait corps, il faut un vertige spatio-temporel, un trou avec bord. nous sommes issus du chaos, il est certain que nous y retournons. En ce qui me concerne, et comme je l'ai précisé, c'est un non-advenu, une perte de l'évidence de soi.

(...)

Si cette équation « sine qua non » est venue dans une existence, il s'agit bien plus que du « sentiment d'exister ». [Ma psychothérapeute,] la rencontrer, n'est pas seulement du domaine du désir (même inconscient), mais d'abord de celui du sens. Et en approchant de manière incontournable le réel. Sans le réel, pas de transcendance. Sans transcendance, espace et temps irrémédiablement clos et définis. Et je ne sais pas si cette équation « sine qua non » évoluera vers une existence propre hors de sa présence. Mais avec la proximité d'autres.

Le hors temps et le hors espace sont des trous sans bords. C'est ne pas être dans le paysage. Mais qui est éveillé, qui est endormi ? Qui transfère sur qui ?

Dominique T.

J'ai plus de souvenirs...
 J'ai plus de souvenirs !
 J'ai dans mon sac
 un seul et pauvre et vieux souvenir
 une sonate de Schubert
 Arpeggione violoncelle
 gros arpège
 arpèges
 la leçon de piano
 des petites filles en rose
 comme des pêchers
 en fleurs
 roses
 bleues
 le maître de piano est terrible
 injuste
 j'ai dans mon cœur un dépit
 dans ma tête un charbon la suie
 dans ma bouche aucune parole
 les autres causent
 dans ma bouche
 aucune parole

C'était hier
 les folles journées
 à la Halle aux grains
 A.Q. joue Schubert
 sa robe est rouge
 elle est puissante
 quelqu'un dit... À Nantes elle s'est évanouie
 un malaise vagal
 j'ai onze ans
 après l'audition le maître m'a ignorée
 la douleur est sourde aveugle
 les robes roses fanées
 j'ai dans ma mémoire un temps
 où je combattais
 Chili au cœur
 la France je ne l'aime plus
 à cause du piano
 de ma mère surtout

Au tronc de cet arbre
aura fleuri
la menthe du thé
au puissant
ciel de mer
fleurira encore
et encore
et encore
la menthe du thé.

X.